



Résumé : *Kaliprasanna Sinha simplifia littéralement la prose bengalie en écrivant Hutom Penchar Naksha (Dessins d'un hibou) au début de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Calcutta, alors ville moderne et capitale de l'Empire britannique de l'Inde, avait vu apparaître une nouvelle classe sociale, éduquée à l'anglaise. Hutom Penchar Naksha divulgue les écarts de conduite de cette classe sociale tout en dépeignant minutieusement les us et coutumes de la société bengalie lors de différentes fêtes religieuses, tout au long de l'année. Kaliprasanna Sinha emploie un langage simple mais sarcastique et plein d'humour afin de ridiculiser certaines pratiques de l'aristocratie bengalie de Calcutta. Nous constatons que cette œuvre est effectivement le premier texte écrit en bengali familier, libéré des expressions sanskritisées, permettant ainsi à toutes les couches de la société d'apprécier cette nouvelle littérature décrivant les tableaux de la vie quotidienne de l'époque.*

Enfin, nous présentons également la traduction d'un récit court, tiré de Hutom Penchar Naksha (voir à la suite de l'article) qui permet d'avoir un aperçu de cette œuvre marquante mais peu connue en dehors de la littérature bengalie.

Mots-clés : *prose bengalie, dix-neuvième siècle, langage courant, images sociales, sarcastique.*

Abstract: *Kaliprasanna Sinha simplified the Bengali prose by penning Hutom Penchar Naksha (Sketches by an owl) at the onset of the latter half of the 19th century. Calcutta, then a modern city as the capital of the British Empire in India, saw the emergence of a new social class, educated according to the English system. Hutom Penchar Naksha unveils this social class's behavioral lapses through a detailed depiction of the customs and mannerisms of the Bengali society during various religious festivals throughout the year. Kaliprasanna Sinha uses a simple straightforward but sarcastic language infused with a great deal of humour to denigrate certain habits of the Bengali aristocracy in Calcutta. One could observe that this was indeed the first text written in a simple Bengali, free from sanskritized expressions, allowing all the ranks of the society to appreciate the sketches of everyday life in those days. Lastly, we would present the translation of a brief extract from Hutom Penchar Naksha at the end of the article, in order to catch a glimpse of this important work, little known outside Bengali literature.*

Key-words: *Bengali prose, nineteenth century, simple language, social sketches, sarcastic.*

C'est au tout début du dix-neuvième siècle que la littérature bengalie moderne voit le jour. Nous y voyons apparaître les premières œuvres en prose écrites par des bengalis, précisément à partir de 1801, aussitôt après la fondation du *Fort William College*, en mai 1800 à Calcutta. Pendant les soixante années qui suivirent, la prose bengalie ne pourra se développer que très lentement. Pendant cette période, nous constatons l'apparition de très nombreuses revues littéraires, et c'est principalement Raja Rammohan Roy (1772-1833) qui montrera le chemin d'une nouvelle ère à la littérature bengalie avec ses innombrables écrits sur la réforme de la société et la religion, dans lesquels le langage de la prose devient progressivement plus simple et plus clair. Certes, les textes de R. R. Roy n'étaient pas d'une grande qualité littéraire mais un lecteur ordinaire arrivait à les assimiler instantanément, sans aucune difficulté. Ce style, en quête de fluidité, a succédé à celui des premiers auteurs bengalis comme notamment Mrtiyunjoy Vidyalankar (1762-1819), Ramram Basu (1757-1813) ainsi que d'autres professeurs de *Fort William College*, qui à l'époque, encouragés à produire de la prose en bengali par William Carey¹ (1761-1834), faisaient des expériences, en quelque sorte, avec le choix du langage, mais dont le langage de leurs œuvres est demeuré fortement sanskritisé ou influencé par le persan.

Au milieu du dix-neuvième siècle le système éducatif moderne a eu le temps de bien se répandre à Calcutta. Toutefois, en voyant les habitants aisés de cette ville continuer à s'adonner aux plaisirs vulgaires et jouissances grossières, Kaliprasanna Sinha² a prit sa plume afin d'attaquer les bassesses de la haute classe bengalie, en employant le langage familier de tous les jours mais sur un ton acerbe, ironique et sarcastique, avec un certain sens de l'humour. Son œuvre, *Hutom Penchar Naksha*, décrit de manière vivante toutes sortes de pratiques exécrables et l'anarchie sociale qui sévissaient dans la société urbaine de Calcutta à l'époque. Les récits qui défilent relatent en détail le déroulement de différentes fêtes religieuses que les Bengalis célébraient au cours de l'année. Nous présenterons ici la traduction d'un récit court - le premier de la deuxième partie de l'œuvre - qui nous donnera un aperçu de cette œuvre.

Entre 1862 et 1864, en écrivant *Hutom Penchar Naksha* (Partie I et II) Kaliprasanna Sinha, dans sa courte vie, a introduit le *cockney* de Calcutta - le bengali parlé de la vie quotidienne, utilisé surtout par les couches inférieures de la société - dans la littérature bengalie qui était alors inondée de mots recherchés et d'expressions sanskritisées. Il a élaboré un dessin intégral de la vie et de la société de Calcutta à l'aide des mots qu'employaient tous les jours les habitants de toutes les sphères de la ville, sans apporter la moindre modification pour rendre le texte avenant. Ce langage familier a trouvé sa place dans ces images sociales qui nous dévoilent de manière conforme les us et coutumes des résidents de la ville de Calcutta et leur façon de vivre, il y a un siècle et demi. L'œuvre satirique de Kaliprasanna Sinha devint un succès littéraire immédiat puisque c'est la première fois que les Bengalis, toutes classes sociales confondues, surtout ceux qui n'étaient pas très cultivés - pourvus d'une solide connaissance du sanskrit - pouvaient comprendre et apprécier le contenu d'une œuvre sans aucune difficulté. Depuis cette époque, la langue bengalie a évidemment beaucoup changé. Il est même devenu quasiment impossible de trouver l'existence de certains de ses mots et expressions dans les dictionnaires

publiés au vingtième siècle. D'ailleurs, nous avons pu constater que lorsque *Hutom Penchar Naksha* a été publié pour la première fois, il y avait également beaucoup d'erreurs typographiques, qu'il serait difficile de corriger toutes aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, la société du Calcutta de l'époque, avec ses moments festifs, reprend vie aujourd'hui encore au travers des dessins de *Hutom Pencha*³, pour notre plus grand plaisir.

Kaliprasanna Sinha ainsi que son contemporain, Peary Chand Mitra⁴, ont été certainement influencés par *Sketches of Boz* (1836) de Charles Dickens, qui décrit minutieusement, au travers d'esquisses rapides, la vie quotidienne de Londres. Néanmoins, *Hutom Penchar Naksha* n'expose pas directement la vie de la capitale de l'Empire britannique des Indes avec tous ses détails, mais il décrit les conduites diverses de ses habitants, leur mode de vie, surtout pendant diverses fêtes religieuses afin d'exposer, en fin de compte, leurs indignités. Si Kaliprasanna Sinha évoque ces fêtes, c'est parce que ces Bengalais colonisés qui travaillaient souvent dans des bureaux britanniques avaient une vie plutôt monotone. C'était justement pendant les festivités et leurs moments de distraction que l'on pouvait apercevoir leur vrai visage, lorsqu'une occasion leur était donnée de se débrider.

Bien que Kaliprasanna Sinha soit né, lui-même, dans une famille riche de propriétaires terriens, il n'a donc pas pardonné aux siens les mauvaises mœurs de la société aristocratique bengalaise. D'ailleurs, malgré son jeune âge, il avait mérité le respect de la société savante et avait obtenu une excellente réputation pour son engagement dans divers mouvements progressistes, notamment dans les domaines des activités littéraires et théâtrales à Calcutta. Il était clair que Kaliprasanna Sinha souhaitait l'épanouissement de la société bengalaise. Il travaillait sans cesse dans ce but. Il n'hésitait pas un instant à dépenser des sommes considérables pour cette cause. Citons un exemple à ce propos : lorsque le Révérend James Long a été condamné par le gouvernement britannique à une peine de prison d'un mois et à une amende de mille roupies pour le crime d'avoir traduit la pièce de théâtre : *Nil Durpan*⁵, Kaliprasanna Sinha, présent lors du jugement, versa la somme requise immédiatement. C'est cet amour qu'il ressentait pour son pays qui l'a amené à dresser les croquis sarcastiques de la société bengalaise dans le but de critiquer fermement la mesquinerie de l'époque. Le langage employé dans certaines de ses descriptions est, par moments, tellement vulgaire, indélicat ou inélegant, qu'il suscitait instantanément le dégoût chez le lecteur. De nombreux bengalis cultivés, baignés des idées du *Brahmo Samaj*⁶ et de la morale victorienne, n'ont pas pu supporter la crudité de l'attaque lancée par *Hutom Pencha*. Même Bankim Chandra Chattopadhyay (1838-1894), qui avait fait des louanges au texte de Peary Chand Mitra, avait farouchement critiqué, de façon injuste, *Hutom Penchar Naksha* de Kaliprasanna Sinha et le choix de la langue utilisée dans l'œuvre, qu'il qualifia de laide et obscène.

Il est vrai que la publication de *Hutom Penchar Naksha* a valu à Kaliprasanna Sinha à la fois de sévères critiques et des louanges. Certains faisaient des éloges à Peary Chand Mitra pour *Alaler Gharer Dulal*, en déclarant que son roman était écrit en un bengali courant pur. Toutefois, en examinant son œuvre de près,

nous pouvons constater que même s'il a voulu écrire en bengali courant de tous les jours afin de rendre vivants ses personnages, il a mélangé le langage soutenu et le langage courant par endroits dans *Alaler Gharer Dulal*. C'est plutôt *Hutom Penchar Naksha* qui reste, à notre sens, la première œuvre écrite en bengali courant. Ainsi, *Hutom Penchar Naksha* a, en effet, influencé considérablement, à son tour, la littérature bengalie. Plus tard, son langage s'est avéré très utile dans l'écriture des dialogues, que ce soit pour les pièces de théâtre ou les romans bengalis. Enfin, nous devons souligner que Kaliprasanna Sinha a simplement voulu décrier les mauvaises habitudes des Bengalis, surtout celles des bourgeois de son temps, afin de purger toute l'abjection de la société, sans avoir l'ambition de composer une œuvre littéraire de qualité, comme celle d'*Alaler Gharer Dulal*.

Rath⁷

Ô hommes vertueux ! Sur le canevas immaculé de votre personnalité,
Avec de l'humour,
Je dessine un personnage - grâce à la déesse Sarasvati⁸.
Contemplez-le un peu avec un œil compatissant ; à la fin,
Chacun à votre gré, 'censurez' ou 'récompensez'
Mon œuvre, - je l'accepterai avec humilité en étant très honoré.

Les réjouissances du bain rituel⁹ sont terminées, Gurudas Guin¹⁰, ayant enlevé l'écharpe brodée de roses, avait repris son rabot et son gorget familiers. A quelque temps de là arriva la fête des chars. Qui serait encore attiré par ce genre de fête démodée !¹¹ Il n'y a là la moindre plaisanterie. En conséquence, lors de la fête des chars, les villes ne voient pas grand déploiement de faste, mais à Calcutta on ne laisse passer aucune occasion. Le jour de la fête, Chitpur Road devint noire de monde. Les jeunes garçons dans des chaussures vernies et des dhotis de Dhaka à la bordure typique¹², s'étaient attaché un mouchoir autour de la taille, les cheveux rabattus en arrière. Ils se tenaient debout pour voir les chars depuis les boutiques des changeurs et les galeries couvertes des marchés le long des caniveaux, leurs serviteurs les tenant par la main. Les femmes d'âge moyen, toutes vêtues de saris complètement neufs et bien empesés, marchaient tout le long de la rue. On vendait en énorme quantité des Jagannath¹³ en terre, des jaquiers, des trompettes en feuilles de palmier, des éventails et des oiseaux en *shola*¹⁴. A l'imitation des enfants, même les gars d'âge mûr soufflaient dans des trompettes en feuilles de palmier. La rue était envahie par une véritable cacophonie. Bientôt un char arrivait accompagné de cloches, d'exclamations rituelles invoquant le dieu Hari¹⁵ au son des tambours et des cymbales, et du tumulte de la foule. A l'avant du char, il y avait des gongs, des petits drapeaux de papier, des fanfares et des poéteses à crâne rasé. Ensuite, il y avait quelques groupes de renonçants vishnouites qui chantaient médiocrement des hymnes, et derrière eux la foule, qui les reprenait de manière fantaisiste. Avec le groupe de chœur, s'avançait de larges parapluies et éventails faits de feuilles de palmier¹⁶ semblables à de grands toits ; à leurs côtés les organisateurs étaient épuisés et en nage - certains, affairés au milieu des drapeaux et des cavaliers, d'autres, affolés, à la recherche des éventails. Les choristes amateurs chantaient en s'arrêtant sous les vérandas des riches demeures, aux carrefours et devant les

places ; derrière, les souffleurs répétaient les chants en criant et en agitant les mains. Personne d'autre n'arrivait à vraiment comprendre ce que le chœur chantait. Dans la foule des spectateurs, il y avait un ivrogne, qui à la vue du char, s'était mis à chanter avec dévotion, l'air éméché :

« Ô char, quelle déesse es-tu ?

Toi qui tournes tes roues clouées de partout.
Avec deux chevaux de bois devant toi - ô Mère,
A ton sommet un singe,
Agitant des chasse-mouches et des clochettes,
Krishna, lui, reste au milieu.

Mère, il y a des portraits de divinités tout autour de toi,

Les roues tournent mises en mouvement par la foule,

Devant et derrière traînent des parapluies et des éventails, quelle obscénité insensée ! »

Après avoir chanté, il se prosterna en criant : « Mère char ! Je me jette à tes pieds ! » Entre-temps le char s'était éloigné cahin-caha. Ainsi, après le passage de quelques chars de cette sorte, la nuit tomba. Lorsque les allumeurs de réverbères apparurent avec leurs échelles sur l'épaule, la permission donnée par la police expira, et les spectateurs rentrèrent chacun chez soi.

Il n'y a certes pas autant de faste pour la fête de chars que pour la fête du bain rituel de Mahesh. Pourtant, on ne peut pas la négliger.

Petit à petit les deux jours de la fête des chars se terminèrent. Au mois de *sravana*¹⁷, il y a la fête de jet des pierres, au mois de *bhadra*¹⁸ la cérémonie de la privation de cuisine¹⁹, et puis vient la fête de la naissance de Krishna. Dans de nombreux endroits on commençait à façonner les statues²⁰ sur leurs structures. Bientôt les potiers commencèrent à faire le tour des demeures huppées pour enduire de couches de terres successives les statues des divinités. Les crapauds se mirent à chanter en croassant l'approche de la fête²¹. La saison des pluies, après avoir bien sucé les noyaux de mangues, de jaques et de noix de palmiers, prit congé, et à grands pas la fête de Durga²² arriva.

Traduction de *Rath*, premier récit de *Hutom Penchar Naksha* (Deuxième partie) de Kaliprasanna Sinha, 1864, publié par *The Basumati Private Limited*, Calcutta.

Notes

¹ Premier responsable du département de Bengali et Sanskrit du *Fort William College*.

² Kaliprasanna Sinha (1840-1870), né dans la famille noble et réputée des Singha de Jorashanko, quartier nord de Calcutta, est devenu, très jeune, une personnalité importante de la société. Ses contributions pour le progrès de la culture, de la littérature et de l'éducation des Bengalis furent précieuses. Activement engagé dans les différents mouvements progressistes, il éditait plusieurs revues et a également travaillé en rémunérant une équipe de sanskritistes afin de publier la traduction bengalie de l'épopée *Mahabharata* (1860-66). Auteur de plusieurs farces et surtout de l'œuvre satirique - *Hutom Penchar Naksha* (Dessins d'un hibou) en deux parties écrites en 1862 et 1864, est devenu un incontournable de la littérature bengalie du dix-neuvième siècle. *Hutom*

Pencha veut dire en bengali une sorte de hibou très moche que Kaliprasanna Sinha a délibérément choisi comme son nom de plume afin d'attaquer les inconduites de la société bengalie des élites.

³ Pseudonyme de Kaliprasanna Sinha.

⁴ Peary Chand Mitra (1814-1883), membre de *Young Bengal*, mouvement intellectuel progressiste créé par Henry Louis Vivian Derozio, est particulièrement connu pour son roman - *Alaler Gharer Dulal* (Enfant gâté d'une riche demeure), écrit en 1858 sous le nom de plume de Tek Chand Thakur. *Alaler Gharer Dulal* est considéré comme le premier roman bengali écrit en *chalit bhasha* (langue courante et l'opposé du *sadhu bhasha*, c'est-à-dire la langue pédante ou soutenue). Le Révérend James Long (1814-1887), orientaliste réputé, installé au Bengale à l'époque, lui avait même donné le surnom 'Dickens of Bengal'.

⁵ *Nil Durpan* (Miroir de la plantation d'indigo), écrit en 1860 par le dramaturge Dinabandhu Mitra (1830-1873) et qui raconte la tyrannie exercée par les colons britanniques qui forçaient les paysans bengalis à cultiver de l'indigo.

⁶ Mouvement religieux né dans le but de réformer l'hindouisme et la société bengalie, fondé par Raja Rammohan Roy, et qui prend officiellement ce nom en 1830.

⁷ *Rath* veut dire char en bengali. Dans ce récit, il s'agit de la fête religieuse hindoue de *Ratha Yatra* (littéralement le voyage ou pèlerinage des chars). Chaque année en pleine mousson, *Ratha Yatra* est célébrée avec grande pompe en Inde, surtout à Puri, ville de l'Etat d'Orissa, qui est dédiée au dieu Jagannath, avatar de Vishnou, ou Krishna. Pendant la fête une foule considérable de dévots tire un char gigantesque portant les statues de Jagannath, son frère Balarama et sa sœur Subhadra.

⁸ Déesse de la connaissance, une des deux filles de Durga et Shiva, pour les Bengalais.

⁹ L'auteur fait allusion au précédent récit, le dernier de la première partie de son œuvre - *Hutom Penchar Naksha*, dans lequel il dresse le dessin de la fête du bain rituel, connue sous le nom de *Mahesher Snanyatra* (Pèlerinage du bain rituel à Mahesh).

¹⁰ Nous retrouvons ici le personnage de Gurudas Guin, charpentier, après son retour du pèlerinage de bain rituel à Mahesh que l'auteur nous a détaillé dans son dernier récit *Mahesher Shanyatra* (Pèlerinage du bain rituel à Mahesh).

¹¹ C'est la traduction que je propose pour la phrase suivante : « Phyeto ryato parab pralay buruté » Il m'était impossible de comprendre le sens exact de cette phrase puisque les deux premiers mots sont restés absolument introuvables dans les dictionnaires. Même les spécialistes de la littérature bengalie étaient incapables de déchiffrer le sens précis de cette phrase.

¹² Type de dhoti avec une bordure typique, fabriqué à Dhaka, très prisé par les bengalis de Calcutta.

¹³ Dieu, incarnation de Vishnou-Krishna, vénéré lors de la fête des chars.

¹⁴ *Shola-pith* est une sorte de moelle de bois spongieux de couleur blanche immaculée et ultra légère, fréquemment utilisée dans l'artisanat bengali traditionnel.

¹⁵ Autre nom de Vishnou.

¹⁶ *Golpata*, est la feuille d'un type de palmier qui pousse dans la vase ou dans la boue au Bengale, utilisée comme chaume pour recouvrir les maisons dans les villages.

¹⁷ Quatrième mois du calendrier bengali (15 juillet-15août).

¹⁸ Cinquième mois du calendrier bengali (15 août-15 septembre).

¹⁹ *Arandhan*, actuellement appelé *Ranna Puja* est une fête typiquement bengalie qui coïncide avec la fête de Visvakarma (dieu des outils et machines, dieu architecte). La veille de la fête rituelle du jour d'interdiction de cuisiner, les femmes bengalies préparent un repas spécial composé de nombreux plats exceptionnels que les familles savourent le lendemain, c'est-à-dire le jour on n'est pas censé faire la cuisine. Donc, lors de cette fête on mange des plats vieux d'un jour.

²⁰ Statues de la déesse Durga, la Durga Puja se préparant pour fin septembre ou octobre.

²¹ Il s'agit des chants qui évoquent l'approche de la grande fête automnale de *Durga Puja*. C'est la plus grande fête des bengalis qui a lieu pendant quatre jours, durant lesquels la déesse *Durga* considérée comme Mère divine de tous, est vénérée en grande pompe.

²² Déesse Durga, avatar de Parvati, épouse de Shiva.